

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 70 (1931)  
**Heft:** 43

**Artikel:** Le roman de la poubelle  
**Autor:** Demêtre, E.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-224173>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :

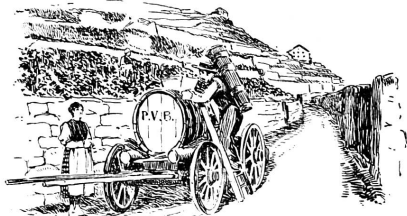
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :

Agence de publicité Amacker  
Palud 3, Lausanne.



## LE TEMPS ET NOUS

**A**VANT-HIER, malgré les feuilles jaunes qui tournoyaient entre les arbres de nos avenues et malgré le calendrier qui prétend que nous sommes en automne, le soleil était là, jovial, chaud, presque puissant. Une vraie journée de printemps qui avait suivi d'autres belles journées !

Et malgré tout, nous n'étions pas satisfaits ! Certes le soleil s'était fait attendre tout l'été. Nous l'avions appelé vainement pendant les vacances, mais puisqu'il était venu nous aurions dû l'accueillir comme un bon frère retrouvé.

Non ! Nous étions maussades. Oubliant qu'octobre aurait pu nous envoyer quelques giboulées glaciales, son grand vent qui perce les vêtements d'arrière-saison, des rhumes, des angines, des bronchites et toute la noire théorie de l'automne, nous jugions que le soleil n'était venu que pour nous narguer et qu'il nous regardait avec ironie.

Il faisait l'objet des conversations, mais celles-ci étaient peu amènes, pleines de regrets et d'amertume. On parlait des journées perdues, durant les vacances, le front collé à la fenêtre que la grande pluie lavait à l'extérieur ; on rappelait ces projets qu'on aurait réalisés si le soleil s'était installé dans le ciel deux mois plus tôt.

Nous nous sommes empêtrés dans de mauvais souvenirs et, délibérément, nous avons perdu ainsi le profit de quelques journées très belles, très saines — les dernières peut-être de l'année — que nous pouvions goûter pleinement si nous avions vécu avec le présent, si nous avions pris — suivant l'expression — le temps comme il vient.

Les sombres souvenirs et les craintes prématurées nous gâtent bien des joies.

C'est le moment de rêver au printemps qui viendra, dans quelques mois, faire la nouvelle toilette à la terre. C'est le moment de relire « Uilenspiegel » dont la vieille et sage philosophie est encore d'actualité.  
R. G.

**Malentendu.** — La caisse est large, haute, lourde. Elle bouche l'entrée de l'allée de la maison, d'où un homme, suant sang et eau, ne peut, malgré les efforts de ses bras solides, arriver à la faire bouger d'une ligne.

Passé un grand gaillard aussi bien découpé que le premier ; pris de compassion pour le camarade qu'il voit s'épuiser vainement, il met rapidement veste bas et s'arc-bouche de son côté contre la caisse.

Les deux hercules unissent leurs efforts ; leurs faces se congestionnent, leurs veines gonflent, leurs muscles se tendent à craquer. Tout cela en pure perte : la caisse ne bouge pas !

Ils s'arrêtent, haletants, se contemplant l'un et l'autre en hochant la tête.

— Ben, mon vieux, fait le nouvel arrivé, faut qu'elle soit lourde pour qu'à nous deux on ne puisse pas la faire entrer !

— Entrer ! Mais, ballot, il ne s'agit pas de la faire entrer, il s'agit de la faire sortir !



## ON RAI GUIE NION N'A ENCO PU DETRONA

**V**O sèdè prâo que du quoque z'annaïes lè râi et lè z'empereu s'eïn sont vu dè tote rude : lè Russes l'ont fusillè l'ò tsar Nicolas avoué sa fenna et sè z'enfants ; lè z'Allemands l'ont envouyè l'ò Guillaume à l'étrandzi, io l'a dû se mettre à tsapplatâ d'ò bou ; l'empereu dâi z'Autrichiens l'a dû assebin se châovâ ; mimameint que lè venu tsî no quoque teïn, mâ n'a pas vu restâ tranquillo et l'a dû fotre lo camp ; lo râi d'Espagne lè ein condzî, prâo su po grand teïn, et on moue d'altro ne sant pas pllie râi que vo à mè.

L'èin restè tot parâi ion que nion n'a pu detronâ et que commandè pertot deïn lo mondo, et tsacon, ein Amérique commeint tsi no, dussè obèi ; lâi a pas de nani. Ne sèr de rein dè bougonnâ, de recriminâ, de discutâ : n'a min d'orollhiès et ne vo z'òu pas. Ne parlè que per signe, mâ que ceïn vâo à derè : faut martsi, à bin crevâ ! Et tsacon martse draï. Faut senâ, faut hertsî, faut einderbâ, faut battre, faut menâ à mônâi, faut eimpatâ, faut fère à fo.

Lè po lâi fère plliasi que lè z'hommo l'ant inventâ lo fautsi, la pâlla carraïe, et la bérouette et ti le z'uti, mimameint lè tracteu, lè z'ermana et la T. S. F., commeint diant ; lè por lhi qu'on a fè lè lâivro et lo Conteu, que lâi a dâi regents, dâi nôtero et dâi z'avocats.

L'a permet que lâi aussè dâi partis, de la politica, dâi votè, dâi congrès ; mâ radicaux, libéraux, socialistes, assebin lè communistes, dussont lo servi sein bargagnî, et to lo draï.

Lè po ci maître que ne badenè pas que lè z'hommo — et lè fennès — du que lo mondo est lo mondo, se battant, se disputant, ant dâi procès et dâi dierrè. Mâ l'è po lhi assebin que l'ant inventâ lo jambon, la sâocesse ài tchou et lo Dezalây.

Mâ lè lo momeint que vo diesso lo nom de ci râi qu'on n'a pas enco pu déguelhî et que seimblî pllie solido que jamé. Lè Pétro<sup>1</sup> Premi, qu'on l'ai dit et vo lo cogaïte prâo, câ tot coumeint mè, vo z'a falli vo z'eïngadzî à son serçoï d'ò la menute que vo îtes eintrâ deïn sti mondo. Et vo zâi dû reteni lo mot dè passe : Tot po lo Pétro ! Sami.  
<sup>1</sup> Le ventre.

## LA TASSE DE THÉ

**U**N de mes amis m'avait dit :

— Ma femme, qui compose de la très jolie musique, offre demain à ses relations un grand thé-concert. Tu devrais bien y assister, ça nous ferait un plaisir énorme.

Je me méfie de la musique de dame et j'ai horreur du thé. Mais il y a des corvées qu'on n'a pas le droit d'esquiver. Et puis, je me disais que, peut-être, ce thé-concert ne serait pas exclusivement voué au thé et qu'un bon verre de vin...

Hélas ! tout le monde était au thé et je n'ai pas osé faire autrement que tout le monde. Mais

cela ne m'a réconcilié ni avec la musique de dame ni avec le thé. Et je me suis juré d'entreprendre sans délai une furieuse croisade contre le thé qui endort et donne des idées noires, contre le thé qui est une boisson affreusement ib-sénienne.

Il y avait, tout autour de moi, des gens très bien — en apparence tout au moins — qui ne semblaient pas se douter qu'il pût y avoir d'autre liquide à avaler que du thé. Mais ce qu'ils avaient l'air de s'ennuyer ! Graves et les yeux au ciel, ils écoutaient, la mort dans l'âme, les trouvailles harmoniques de la maîtresse de maison. A un certain moment, sur un air de tango, quelques jeunes gens, romantiques amis de la danse, se mirent à tourner, tristement et mollement élançés, comme des couples désespérés qui glisseraient vers le Styx.

Parbleu ! c'est que le thé engourdit et navre l'humaine nature. C'est le thé qui a donné aux Slaves cet inconcevable fatalisme dont abusent, depuis des années, quelques fumistes ténébreux. Si les Anglais aimaient un peu moins le thé, la livre sterling ne serait peut-être pas où elle est aujourd'hui. Ne nous y trompons pas, si les Chinois sont amorphes et sans volonté, c'est que la blonde eau chaude est passée par là.

Et voici que, maintenant, le thé, ce sale microbe, médite de paralyser la plus noble partie de notre jeunesse.

Quand je pense que nous possédons de si bons vins et qu'un bon verre de chez nous nous répand dans le corps tant de soleil et de poésie, il me paraît impossible que le thé ait jamais pu s'implanter dans notre patrie.

Allons, « moins de trente ans », secouez résolument le joug du thé si vous voulez définitivement écarter du pays les maux qui accablent aujourd'hui une bonne partie de l'humanité !

**Pianiste.** — Eh bien ! madame Bidou, votre fille fait-elle des progrès au piano ?

— Non. Voilà deux ans qu'elle étudie et elle ne sait encore rien. Il faudra que je lui achète un autre piano.

## LE ROMAN DE LA POUBELLE

**S**UBREPTICEMENT, silencieusement, clandestinement, sur la pointe des pieds, l'oreille au guet, Marie-Rose transportait journallement de son sixième, au rez-de chaussée, la poubelle de la famille.

Depuis que la famille n'avait plus de bonne, depuis que les moyens de la famille ne lui permettait plus d'avoir de bonne, Marie-Rose faisait ce voyage chaque soir, le cœur battant, comme une voleuse dans la nuit. Elle n'allumait point l'électricité, elle préférait l'obscurité et les dangers de l'obscurité, et même les dangers d'une chute dans l'obscurité. De la lumière ?... Oh non... si on la voyait... Quelle calamité... Et clandestinement, subrepticement, sur la pointe des pieds, l'oreille au guet, chaque soir elle transportait sa poubelle (vulgairement appelée seau à ordures... mais comment se résigner à employer des mots pareils...).

Sa fierté pas trop bien placée, son brin de snobisme, lui rendaient sa tâche quotidienne et nocturne bien pénible. Mais comme elle était bonne fille, comme elle avait bon cœur, comme elle n'était pas trop égoïste, elle préférait son martyr à la pensée que sa sœur aînée ou sa mère auraient à faire cette corvée si elle ne s'en char-

geait pas. Et si l'idée qu'elle saurait mieux que les autres échapper aux rencontres possibles se cachait dans un petit recoin de sa conscience, elle avait du mérite quand même.

Chaque soir, cependant, elle reculait autant que possible l'heure de son sacrifice, mais ce n'était pas toujours facile de gagner du temps. A partir de neuf heures et demie sa mère commençait :

— Marie-Rose, le seau.

— Oui, maman, dès que j'aurai fini d'apprendre ma leçon.

Neuf heures et demie :

— Marie-Rose ! La poubelle !

— Oui, maman, j'avais oublié un devoir !

Dix heures moins un quart :

— Marie-Rose ! La poubelle !

— Oui, maman, j'y vais.

Elle y allait. Mais elle passait d'abord par sa chambre. Là, il lui fallait rattacher une mèche pendante, car si le malheur faisait qu'elle rencontrât quelqu'un, il ne fallait tout au moins pas qu'on la prenne pour une souillon. Et puis il fallait se laver les mains ! Se laver les mains, pour descendre une boîte à ordures ! Eh oui, on ne pouvait jamais prendre assez de précautions.

— Marie-Rose, tu te couches ?

— Non, maman !

— Qu'est-ce que tu fais donc ? N'oublie pas la poubelle !

— Oui, maman !

Mais Marie-Rose ne se dépêchait pas. Il y avait encore quelques minutes à faire passer avant que la lumière de l'escalier ne fût éteinte par le concierge et remplacée par la minuterie.

Enfin l'heure du supplice arrivait. Résolument Marie-Rose allait à la cuisine. Elle maugréait un peu parce que jamais le couvercle n'était mis comme il fallait, bien adapté, sans danger de tomber en route. Enfin elle empoignait l'anse du seau. « Et allez donc », se disait-elle en manière d'encouragement.

Elle allait... jusqu'à la porte de l'appartement; pas plus loin pour commencer. Là, elle posait la boîte à ordures; ensuite elle fermait la lumière de son corridor; enfin elle entr'ouvrait la porte du palier. Elle écoutait. Si le silence était rassurant elle se glissait au dehors. Nouvel arrêt, cette fois pour s'habituer à l'obscurité. Puis, lorsque la grande fenêtre qui était à mi-étage commençait à se dessiner, elle se mettait en route, tenant la poubelle d'un côté, la rampe de l'escalier de l'autre. Il ne s'agissait pas de tomber.

Tout au long des cinq étages, elle descendait en courant, en volant. Elle était arrivée à atteindre une rapidité foudroyante. L'idée que quelqu'un pourrait à cet instant là, sortir, ou rentrer chez soi, lui donnait des ailes !

Arrivée au bas de l'escalier, elle se glissait sous la voûte, entrait dans la cour, marchait d'un pas rapide vers le grand réceptacle dans lequel elle devait vider son seau.

C'est à ce moment qu'un jour, comme elle se précipitait au travers de la cour... elle entra presque en collision avec une forme noire que, dans l'ombre, elle n'avait point vue !

Elle s'arrêta, figée sur place... une voix fit entendre un :

— Pardon, mademoiselle; des plus corrects.

Et elle aperçut le mouvement d'une main qui soulevait un béret, un béret d'étudiant.

Pauvre Marie-Rose suffoquait ! Rencontrer quelqu'un ici... et le rencontrer lui !! Oui, lui, l'homme que plus qu'aucun autre au monde elle n'aurait voulu rencontrer là : lui, le jeune homme chic du second, lui, l'être vers lequel tous ses rêves de jeune fille prenaient leur essor; lui, ce modèle à la fois de l'étudiant, et du sportsman, et de l'homme du monde ! Lui, que même dans les salons elle espérait à peine rencontrer parce que leurs deux mondes ne roulaient pas tout à fait dans le même orbite !

D'un geste machinal, la main libre de Marie-Rose, celle qui ne tenait pas le seau, se porta à son visage comme pour le cacher ! La chose étant impossible, elle se borna à se mordre les doigts très fort, manière comme une autre de réprimer ses émotions, dit-on.

Mais le jeune homme qui avait vu le geste l'avait mal interprété, et croyant qu'elle allait lui donner poliment la main, il fit de son côté le mouvement de lui tendre la sienne. La main de Marie-Rose s'abaissa rapidement, mais une seconde trop tard... le jeune homme retirait la sienne.

Si l'ombre n'avait pas effacé toute couleur, l'on eût vu le visage de Marie-Rose du plus beau rouge écarlate. Le visage du jeune homme au contraire était pâle; peut-être à cause de la blanche lumière de la seule petite étoile qui eût place pour regarder au fond de ce sombre puits qui s'appelle une cour dans les grandes villes.

A nouveau le jeune homme tendit la main :

— Entre gens du même métier, s'excusa-t-il. Et sa voix claire et point embarrassée faisait contraste avec les sentiments de Marie-Rose.

Après avoir prononcé ces paroles, le jeune homme se pencha légèrement. Un bruit sec, métallique, résonna sur le pavé de la cour. Oh, stupeur ! Marie-Rose en faillit tomber à la renverse ! Le jeune homme venait de poser à terre un seau identique au sien. Lui aussi descendait quotidiennement la poubelle familiale et venait la vider dans la cour ! Était-ce possible ?

Elle en eut la preuve, car la voix du jeune homme reprenait galement :

— Après vous, Mademoiselle !

Et d'un geste plein de grandeur, que Marie-Rose devinait dans l'ombre, il découvrait le grand réceptacle où le contenu des seaux particuliers venait se déverser.

Puis, comme s'il n'avait pas fait assez, le jeune homme empoigna le seau de la jeune fille et le vida. Ensuite il vida le sien. Ce fut elle qui remplaça les couvercles.

— Voilà ma B. A. pour aujourd'hui, dit alors le jeune homme. La vieille Lisa qui nous sert est toute cabossée, toute éreintée, je n'aime pas qu'elle porte ce fardeau.

Sous l'influence de la franchise du jeune homme, de la façon naturelle dont il prenait les choses, Marie-Rose parla :

— Moi je ne suis pas Eclairée, et nous n'avons pas de Lisa pour faire les choses pour nous, alors si je ne les fais pas, c'est maman qui aurait à les faire, ou ma sœur.

— C'est votre maman, cette ravissante dame à cheveux blancs que je rencontre quelquefois dans l'escalier ?

La conversation était engagée. Tout en parlant ils remontaient les escaliers... et le jeune homme avait allumé l'électricité... et Marie-Rose n'avait rien dit.

Et le lendemain, la jeune fille qui avait pris une belle leçon de simplicité descendit sa poubelle au grand jour de l'électricité; la tête haute et le sourire aux lèvres, sourire qui s'épanouit merveilleusement à la vue d'un béret vert qui descendait devant elle.

E. Demètre.

Il ne l'avait pas trompé ! — L'acheteur. — Vous n'avez dit que ce cheval était absolument sans défaut. Et il est aveugle !

Le vendeur. — Avengle ! Eh ! bien, monsieur, est-ce un défaut, voyons ? Non, non, c'est une cruelle infirmité !

### MONSIEUR LE SYNDIC SE REMARIE...

CESAR

Mademoiselle, avez-vous songé que vous pourriez être un jour Madame la syndique ?

ROSE, très troublée.

Je... Vous vous moquez de moi ?

CESAR

Je ne me moque pas de vous, Mademoiselle, et vous prie de m'excuser si j'en ai l'air. Je voudrais éviter à mon père une déception ou un refus. Vous lui plaisez beaucoup, je le sais. S'il ne craignait pas tant son fils et un peu le « qu'en dira-t-on ? » et s'il savait administrer ses affaires de cœur aussi bien que les affaires communales, il serait allé droit au but et vous aurait posé lui-même la question que j'ai l'honneur de vous poser aujourd'hui.

ROSE, très confuse.

Je n'ai jamais pensé...

CESAR

Ah ! Mademoiselle, j'ai beaucoup de sympathie pour vous, et d'estime aussi, mais, je vous en conjure, ne mentez pas ou, sinon, j'en aurais moins. Vous avez pensé à mon père, n'est-ce pas ?

ROSE

Oui, mais pas comme vous croyez...

CESAR

Je me rends bien compte que j'ai un culot infernal, que vous pourriez partir en claquant la porte et que mon père aurait le droit de m'administrer une bonne paire de claques, mais nous n'en viendrons pas à cette fâcheuse extrémité, car vous êtes bonne et indulgente, comme toutes les femmes (*sourire de Rose*). Donc, Mademoiselle, absolvez-moi et voyez en moi un fils, son fils, celui qui connaît très bien son père, et sait pertinemment qu'il n'osera pas, qu'il n'osera jamais. Je vais donc droit au but : Mademoiselle Rose, si mon père vous demandait d'être sa femme, répondriez-vous oui ? C'est comme dans le jeu, oui ou non. Si vous répondez autre chose, un gage.

ROSE, très simplement et un brin attendrie

Oui.

CESAR

Eh bien, voilà comme j'aime les gens. On peut, au moins, jouer avec vous. (*Très romantique*) Vous permettez, Madame ? (*Il lui baise la main.*) Je crois que voici mon père.

ROSE, se levant très troublée.

Alors, je pars, je pars vite.

CESAR

Là, j'en étais sûr... Au contraire, restez. Je vais lui dire : « Mon cher papa, ce que tu penses depuis trois mois, je viens de l'exprimer en une minute. Salue en moi le fils dévoué et le greffier au style concis qui sait aller droit au but. »

ROSE

Non, non, je pars. Ne dites rien, je vous en prie.

CESAR

Je vous comprends. Une cuisine n'est point un cadre digne. A la cure, vous avez mieux et pas de Jenny gêneuse et sans génie qui parle souper quand vous parlez soupis. Allez, belle Madame, et à bientôt. Votre très respectueusement dévoué César. *M. Matter-Estoppey.*

L'orateur. — Le pasteur à son jeune catéchumène :

— Que donnerais-tu en cadeau à ton pasteur ?

— Monsieur le pasteur, un gramophone.

— Tiens, quelle idée ! Et pourquoi un gramophone ?

— Parce que papa dit toujours que vous aimez bien vous entendre parler !

### CAUSERIE DU DOCTEUR



ES docteurs sont des savants et, à ce titre, ils sont quelquefois bien amusants.

Vous connaissez l'histoire de ce médecin militaire myope qui avait toujours l'air d'un bouledogue et qui paraissait vouloir dévorer les malheureux trouphions qui venaient à la visite. Un jour, un lieutenant se présenta devant lui dans son cabinet.

Le docteur était en train d'écrire; sans lever la tête, il rugit :

— Déshabillez-vous.

— Mais... fit timidement le lieutenant.

— Qu'est-ce que vous dites ? Faites ce que j'ordonne et au trot. Allez, allez, enlevez-moi cette vareuse, cette chemise et tout le reste. Qu'est-ce qui m'a fichu une semence de tourte, une graine de navet et une fleur de poire comme cet outil-là ?

— Pourtant... fit encore le jeune officier.

La fureur du médecin ne connut plus de bornes. En deux tours de mains, il mit son visiteur nu comme un plat d'argent, nu comme le discours d'un académicien et il dit :

— Maintenant, respirez, tousssez... Mais vous n'avez rien. Je vais vous fourrer dedans jusqu'à